

paraît aussi excessif qu'inattendu. Ça ne se calmera qu'après vingt-deux heures. Manque de clairvoyance ? Impéritie sans laquelle la suite connue n'aurait peut-être pas eu lieu ?

Sans y avoir participé, Cohn-Bendit ne sera libéré que le samedi 4 avec les autres. Les cours sont déjà suspendus à la Sorbonne quand L'UNEF¹⁴ et le SNESup¹⁵ appellent à la grève.

Ce même samedi, seulement curieux des raisons ces faits parisiens, je passe chez mes parents porter mon linge à laver. Chris m'accompagne, c'est l'occasion de la leur présenter ce que je sens la préoccuper. Mais elle est trop contenue pour que j'ai idée de ce qu'elle éprouve ; je n'en saurai rien avant et seulement un peu bien après. Ma mère se montre comme toujours naturellement très accueillante. Percevant sa timidité, elle se retient de trop la questionner. Mon père feint une indifférence polie. Après un dîner rapide, nous allons voir *Helga*, un film documentaire venu de Suède qu'on se dit entre copains de ne pas manquer : il évoque la sexualité des jeunes avec une ouverture qui semble bien en avance sur nos mentalités latines et plus encore dans nos provinces. Nous, tout à nos moments d'amour, déculpabilisons et sans l'avouer, nous en éprouvons un encouragement aux transgressions que nous savons déjà commettre... La vraie révolution, celle qui fait évoluer les mentalités des jeunes passe par des désirs forts qui restent encore informulés. Comme nos copains, de la rébellion estudiantine parisienne on ne comprend guère les motifs pas plus que la violence de l'explosion mais elle ne nous a pas laissés indifférents. Tout ça nous semble plutôt regrettable et on suppose que c'est aussi passer que ça nous est lointain.

Pourtant, les gardiens de l'ordre ont leurs exécutants zélés : le lendemain, nous sommes attablés chez les parents d'Annie, une copine de Chris. Nous discutons en présence de René, le fiancé de sa sœur Colette, engagé dans les gardes mobiles. Comme il ne semble pas très à l'aise avec notre bande, l'un d'entre nous tente de le dérider : « ça se passe bien à la caserne ?

– Oui, pourquoi ?

– Ben, s'engager pour cinq ans, c'est un choix que j'aurais pas fait mais ...

14 UNEF Union Nationale des Étudiants de France

15 SNESup Syndicat National de l'Enseignement Supérieur

– Ouais, mais vous les étudiants, c'est ... pas pareil ! On peut pas penser qu'à s'amuser ...

–... On s'amuse. Mais on bosse aussi quand même !

– Moi, je croyais que c'était pour la moto que tu t'étais engagé, interrompt Annie. C'est pourquoi alors ?

– On fait respecter l'ordre.

– Oui mais Nevers, c'est pas Paris. Et puis, vous n'êtes pas CRS, avance Colette.

– Non, mais justement, on nous a dit qu'on doit se tenir près. On est en réserve, on pourrait être envoyés en appui en cas de besoin.

– Contre les étudiants ? ose naïvement Chris.

– Ben oui ! Si il y avait d'autres barricades, un peu partout il faudrait du monde.

– Alors tu pourrais te retrouver face à nous dans une manif ?

– ... Si vous en êtes, ça pourrait, oui ...

– Oui, mais alors, si ça arrivait et qu'on te dise de tabasser ? questionne Colette.

– Ben ! ... Je serais bien obligé d'obéir, c'est la règle, la discipline...

– Et si on te disait de tirer ? Ose envisager l'un d'entre nous.

– Ben, ça !... On n'en est pas là, hein !

– Oui, mais, ça pourrait arriver aussi ! Alors ?...

– Ben quoi ? Si on me dit tirer ... faut que je tire dans le tas ...

– Hein ! ? ... Non mais ça va pas !! s'exclame Annie, horrifiée.

Vantardise dans la veine de propos déjà affligeants ? Nous sommes tous muets de stupeur. Réalisant qu'il n'a pas l'humour pour plaisanter, Annie est sidérée et exige de sa sœur :
– Si c'est comme ça, tu t'arranges avec lui, mais je veux plus le voir ici ! Et se tournant vers René, elle ordonne sans manières : la porte n'est pas fermée ! ...

Sans dire un mot, lèvres serrées, blanc comme un caillé, le militaire lève un œil mauvais envers Annie et Colette qui n'ose bouger, consternée. Il nous quitte bruyamment, claquant sa chaise et le sol de ses rangs et en roulant les épaules, sans un regard, avec un sourire méprisant de presque satisfaction. Nous convenons de la nécessité d'une police mais une évidence nous apparaît brutalement : tous les jeunes ne pensent pas comme nous et par bêtise aveugle et soumise, certains n'excluent pas des éventualités extrêmes. Il nous faudra retenir la leçon : tout le monde n'est pas si gentil, et tenter de comprendre ...

Le lundi 6 mai, à Paris, c'est près de trois mille étudiants qui viennent attendre devant la Sorbonne. Les CRS sont là également très nombreux aussi. Dany Cohn-Bendit arrive pour sa convocation. On le voit arborer ce sourire narquois sous le nez d'un agent impavide, scène dont une photo parmi d'autres, celle de Gilles Caron restera célèbre. Par son aisance charismatique à enflammer son auditoire et oser clamer ce qu'on se retient de dire, il est parfois appelé aussi le "porte-voix". Le ministre de l'Éducation Nationale, Alain Peyrefitte, déclare à la télévision que la Sorbonne ne rouvrira pas avant le retour au calme. Intransigeance maladroite ? Incapacité à appréhender les risques ? Les heures et les journées qui suivront vont relancer le processus enclenché le vendredi précédent. De toutes les rues proviennent des petits groupes de jeunes très mobiles. L'après-midi, alors qu'elle semblait les tolérer, la police charge l'un d'entre eux. C'est l'étincelle ! Regroupés, des jeunes chargent à leur tour et les forces de l'ordre ... reculent ! Révélation pour les pandores qu'ils n'ont pas peur et pour eux qu'ils sont forts ! Cravatés et sommairement équipés, les agents de police sont vite débordés. Et à plusieurs milliers, les jeunes sont quand même les plus nombreux. Mise en colère, cette jeunesse-là va prendre un plaisir fébrile à goûter à la baston et au feu. L'insurrection réactionnelle est spontanée : les accrochages se prolongent jusqu'à une heure du matin. Le lendemain, au lieu de s'apaiser, les ardeurs reprennent : Nanterre, Censier et d'autres établissements étant fermés aussi, en plus des appels à la grève des cours, des milliers de jeunes sont dans les rues du quartier latin. Au lieu de se disperser, ils sont rejoints et leur nombre grossit car la fièvre gagne d'autres universités. Les manifestants se rassemblent à Denfert-Rochereau réunissant une foule imposante de près de quarante mille personnes qui défilent dans Paris jusqu'au soir. On les soutient en province et dans les lycées par des rassemblements à Rennes, Nantes, Strasbourg, Toulouse, Lyon, Dijon, etc. La situation s'est enflammée. Un feu puissant est allumé !

Qui sentait que ce vent de contestation soufflait comme une vapeur inflammable ?

Chez nous, quelques rassemblements sont lancés par des jeunes politisés parmi lesquels se retrouve Rémi mais combien sont là seulement pour la possibilité du chahut ? Nous qui étouffons de contraintes, nous en avons tellement sur le cœur

qu'on prend un plaisir excité à le brailler ensemble dans la rue comme dans les cours. Enfin, on va peut-être nous entendre !? Nos responsables syndicaux restent prudents et attendent les consignes nationales car si les centrales de l'enseignement soutiennent les étudiants, la prudence limite encore les engagements. L'incendie mettra donc un peu de temps à se propager jusqu'ici chez nous.

Chris et moi, comme la majorité, nous vivons cette tempête dans l'élan qui se communique mais nos préoccupations sont encore bien peu politiques. En fait, si quelques jeunes de notre âge ont déjà des opinions bien marquées, très peu sont vraiment militants, et proportionnellement, il en est de même dans les universités. Pour autant, une grande partie de la jeunesse est disponible : nous sommes majoritairement disposés à manifester pour contester quelles que soient nos origines. Enrayer la reproduction de l'ordre social établi est un désir contenu mais très partagé. Si on ne s'autorise guère à le formuler autrement que par l'humour, il est bien réel et il y a une vraie solidarité d'âge à vouloir le concrétiser. Chris fait partie de ceux qui préparent consciencieusement le baccalauréat. Moi je ne suis pas fâché que cette année scolaire besogneuse s'achève car les semaines de classe ne se terminent encore que le samedi après-midi après 16 h 30. Je m'interroge quant au prochain poste sur lequel je vais me retrouver à la rentrée suivante. J'envisage de plus en plus le collège et je n'exclus pas de poursuivre des études en lettres, tout en me demandant si l'éloignement et plus encore ma capacité de travail ne sont pas des obstacles insurmontables.

Il est convenu que je profiterai du pont du mercredi 8 mai¹⁶ pour aller à Paris chez Pierre. Depuis des semaines déjà, avant les événements, Dgé m'a promis de me faire découvrir le quartier latin. Chris en profitera pour réviser. Les circonstances m'inquiètent un peu mais pas au point de renoncer.

Tôt, le jeudi, Dgé m'attend à la station Saint-Michel. Quand je suis venu dans la capitale, c'était toujours pour un court séjour et je n'en ai vu que les incontournables (la Tour Eiffel, les Champs Élysées, Montmartre, etc.) La beauté des monuments comme Notre-Dame et le Louvre, encore noirs de pollution, me paraît bien attristante. Dgé connaît les ruelles. Le quartier latin se révèle comme dans les films en noir et blanc tant la majorité des façades sont vieilles, sales et dégradées. Mais ça grouille de

16 A cette époque, le jour de classe vaqué est le jeudi.

monde et c'est le royaume de la jeunesse. Depuis les premières émeutes, les touristes sont plus rares, on y voit plutôt des banlieusards curieux : ils découvrent sur des affiches ou directement sur les murs, ces inscriptions déroutantes qu'on appelle des slogans.

Quelques uns trouveront chez certains un écho de l'époque bien sarcastique :

NE TRAVAILLEZ JAMAIS

d'autres sont ouvertement politiques :

*LE PATRON A BESOIN DE TOI TU N'AS PAS BESOIN DE LUI
COURS CAMARADE LE VIEUX MONDE EST DERRIÈRE TOI
L'ENNUI EST CONTRE RÉVOLUTIONNAIRE*

d'autres encore amusent :

*ON ACHÈTE TON BONHEUR VOLE LE
LA BARRICADE FERME LA RUE MAIS ELLE OUVRE LA VOIE
J'en retiens ce que je peux et mes préférés seraient plutôt
LA VIE EST AILLEURS
L'IMAGINATION AU POUVOIR
SOYONS A LA MESURE DE NOS RÊVES
SOYEZ RÉALISTES DEMANDEZ L'IMPOSSIBLE*

Au long de notre parcours, partout les rues sont animées d'un joyeux désordre où se côtoient les gens les plus divers. On passe devant des restes de barricades. Je redoute encore un peu de me retrouver dans une émeute. Que ferais-je ? Nous n'allons pas comme prévu jusqu'à la rue Mouffetard, nous remontons vers le Panthéon. Quand nous arrivons à la Sorbonne, elle est toujours fermée. Je n'en verrai que l'extérieur. La veille encore, des milliers de jeunes défilaient là. Aujourd'hui, ils sont assis à même le sol, j'apprends qu'on appelle ça un sit-in ; on manquera de voir et d'entendre Dany. Nous traversons par les jardins du Luxembourg vers le quartier Saint-Germain. Arrivés à la superbe église Saint-Sulpice, sur la fontaine du parvis, Dgé retrouve des copains auxquels il me présente ; nous restons un bon moment à discuter en mangeant un sandwich. Il se dit que certains intellectuels appuient les étudiants, que Sartre incite Cohn-Bendit à une révolution que lui, en pragmatique plus qu'en stratégie politique, ne cherche pas vraiment. A un ecclésiastique qui sort quelqu'un crie : « plus de gèneflexion, les missels au pilon !

— Pourquoi vouloir détruire des livres qui ne parlent que d'amour ? interroge l'homme d'église interloqué.

— L'amour sans la liberté c'est une contrainte ! réplique l'un.

- L'amour, c'est pas un devoir, ça se vit ! lance une autre.
- Nous, on préfère faire l'amour que faire la guerre ! ajoute un troisième.
- Vous attendez la mort, nous on veut changer la vie !» enchaîne gravement une fille avec une moue de défi.

Etc... L'homme en noir, sidéré par la grêle verbale et ne trouvant rien à répondre, renonce et s'éloigne d'un pas pressé.

Je suis surpris par le nombre de filles. La plupart portent un jean comme nous alors que les femmes mûres ne portent encore que rarement un pantalon. Elles ne sont pas les moins engagées : chez nous, celles qui s'affirment militantes se comptent à l'unité, ici, elles ne sont pas les dernières à proposer des actions bien pensées. Le plus étonnant, c'est qu'elles finissent presque toujours par laisser aux garçons l'initiative de les lancer. On dirait que leur identité de femmes ne les autorise pas à prendre la tête d'un mouvement, rares sont celles qui osent. C'est un tabou social très fort que j'ai déjà noté chez Chris et qui m'avait peut-être échappé faute de sœur : la domination du sexe *fort* est un principe si universel qu'il n'est encore que rarement remis en question. Les françaises ont été parmi les dernières à obtenir le droit de vote en 45 et De Gaulle n'a jamais voulu d'un *ministère de la condition féminine*¹⁷. Il se dit aussi que le vieux Marcuse, prof de philo en Californie est à Paris ! Comme Sartre, il est affligé de strabisme, alors certains débattent de leurs orientations philosophiques en les singeant. L'humour, la distance, la dérision sont partout. Si les écrits de Sartre sont parfois abscons, il parle sans détours alors que Marcuse reste abstrait, semble parfois même hermétique. Il est cependant une référence internationale de la pensée nouvelle : il dénonce les faux besoins créés par la société de consommation déjà préoccupante aux États-Unis. Beaucoup d'étudiants français s'en réclament bien qu'il ne les soutienne qu'à distance. Personne ne le verra. Nous nous levons et je me dis que décidément il se passe des choses dont je n'avais aucune idée... Une foule s'écoule ; nous marchons un moment avec un petit cortège qui revient comme nous en direction de la place Saint-Michel. Sans pouvoir en mesurer la véritable ampleur, je suis impressionné par tous ces rassemblements aussi spontanés qu'animés. Parfois, on

17 A cette proposition, De Gaulle aurait dit : « pourquoi pas un ministère du tricot ? » Ce n'est qu'en 1974 qu'un Secrétariat d'État à la Condition féminine sera confié à Françoise Giroud par Giscard d'Estaing.

reprend des *leitmotive* lancés comme une antienne. On voit des cars de CRS garés sur les quais de la Seine et un peu partout. Quand au hasard d'une rue, nous tombons sur une altercation, nous sommes inquiets de la reprise des violences rapportées à la télévision. Avec Dgé, peu motivés au-delà du soutien, nous sentons une fièvre latente, l'envie d'en découdre de quelques uns se conjuguer à la peur excitée des certains autres. Tout semble pouvoir arriver. Pour nous, le gauchisme, on sait que ça existe mais c'est radical, douteux et empreint de violence. Si j'aspire aussi à ce que des choses changent, comme la majorité, je ne saurais pas vraiment pour quoi ni pour qui je me battrais. Certains disent par boutade vouloir *tout, tout de suite* ! Mais que veulent-ils ces jeunes, pensent les aînés ? On entend même les étudiants en médecine et pharmacie poser aussi cette question. Personne ne sait exactement formuler de désir précis : *que ça change* !... Quoi ? Sans doute souhaitons-nous des rapports humains moins hiérarchiques, moins autoritaires, plus conviviaux, mais on ne modifie pas ça en jetant des pavés pas plus qu'à coups de lois. On ressent cette incertitude dans l'atmosphère un peu électrique et excitée, mêlée d'impatience. C'est peut-être ce qui poussera les grands syndicats à se positionner. Dgé, surtout préoccupé par sa deuxième tentative à son concours semble sur ses gardes. Moi, sans plus de motivation combative que d'ordinaire, je ne me vois guère emporté par une vague imprévisible. La journée s'étire incertaine et fiévreuse. Nous ne nous attardons pas. J'ai vu, mais je n'ai finalement pas appris tant de choses et encore moins participé. Il me reste juste le temps de rentrer.

De retour au pays, comme mon père, comme les plus âgés, je ne sais trop quoi penser. Je réalise que ceux de mes copains les plus enthousiastes à relayer ces luttes ne sont pas les mieux informés et qu'ils ont encore plus de questions que de propositions. Rien n'est clair. Nous apprendrons par la radio que Jacques Monod et Alfred Kastler ont défilé avec dix mille étudiants jusqu'à la prison de la Santé. Avec trois autres prix Nobel, François Jacob, André Lwoff et François Mauriac, ils ont signé une lettre commune au gouvernement demandant l'amnistie des étudiants condamnés pour l'exemple et dans la précipitation. C'est une raison bien concrète à la mobilisation, sinon les autres revendications ne sont pas clairement formulées . Une phrase lue sur un mur illustre bien cette curieuse impression :

J'AI QUELQUE CHOSE A DIRE
MAIS JE NE SAIS PAS QUOI

Quand je raconte à Chris ce que j'ai vu et ressenti, si elle n'en dit rien, je sais que ce n'est pas qu'elle est indifférente aux évènements. Comme tant d'autres, elle ne sait quoi en dire. Je m'habituerai à ce qu'elle livre une réflexion quand on ne l'attend plus. Sa sensibilité contenue m'est apaisante.

Dans les grandes villes universitaires et même chez nous, les potaches se sont joints au mouvement : des CAL¹⁸ se sont multipliés. *On* entend dire : *“des gosses ! Vraiment des gosses ! ... Ils ne savent même pas dire ce qu'ils veulent vraiment !”* ajoutent d'autres. Mais il fait beau en mai, parfois très beau, comme une promesse !... Partout, des ouvriers les rejoignent spontanément. Aux étudiants parisiens se mêlent des employés, des garçons de café, des apprentis prêts à en découdre. Ce vendredi-là, ça gronde partout dans le quartier latin et de plus en plus : rue Gay-Lussac les barricades ont repris et se succèdent ainsi que dans les rues voisines. Le face à face jeunes-étudiants/police-CRS fait monter la tension. Dans l'attente d'ordres qui ne viennent pas, exaspérés par les insultes, les crachats, les jets d'objets divers, les CRS seront féroces lorsqu'ils vont charger. Quand la nuit arrive, beaucoup d'étudiants sont partis, mais le noyau qui reste est celui des enragés. Les affrontements ne cessent pas et sont violents. Ce soir-là, ils se prolongent durant des heures : c'est « la nuit des barricades », interminable ... Plusieurs personnalités appellent au calme, même l'archevêque de Paris intervient à la radio. On est assez stupéfait d'entendre le vice-recteur discuter et négocier avec Sauvageot¹⁹ par les ondes de RTL et Europe 1 ! Mais rien n'y fait. C'est un jeu incessant de chats et de souris : les échanges de pavés et de coups de matraque reprennent par assauts. Tout est bon pour dresser des barricades : si tôt dégagées, elles sont remontées, on en comptera des dizaines. On entend reprendre la diatribe : "CRS SS" ! La radio informe en direct et les français verront le lendemain à la télévision des images qui vont les affliger d'incompréhension : les barricades improvisées, les voitures renversées et celles qu'on brûle, les grenades qui explosent, la fumée partout, les passants qui se protègent des

18 Comités d'Action Lycéenne

19 Jacques Sauvageot vice-président de l'UNEF